

Jean-Paul Hiltenbrand

*A propos du totémisme
analytique*

Je me proposais de vous entretenir aujourd'hui, du Totémisme analytique. L'analyse comme vous le savez, se trouve dans une situation assez contradictoire de nos jours, et c'est un peu à propos de cette contradiction, que je souhaiterais vous entretenir au travers du texte de *Totem et tabou* de Freud.

Vous allez sans doute très rapidement voir que nous ne sommes pas très éloignés de cette contradiction, avec la question qui anime Freud au travers de ce texte, tout en remarquant du même coup, que nous ne formulons plus les choses de la même manière que lui. Donc ce commentaire, je ne dirai pas exactement dans la marge, mais que je souhaite le plus près possible du texte, dans le sens d'une lecture analytique, lecture donc de *Totem et tabou*. Tout le monde reconnaît que malgré le caractère, je dirais erroné des fondements à partir desquels opère Freud, malgré ces fondements erronés, cette élaboration reste pertinente et comme disait Lacan : « Ce texte tient la route ».

Je dis que la situation de l'analyse est contradictoire aujourd'hui, parce que d'un côté, émerge le constat de l'effondrement de notre tradition sociale et de ses principes, ceux qui ont réglé jusqu'alors nos conduites et nos relations, et en particulier, nous voyons surgir le problème très grave lié à l'absence de relation d'altérité, au travers d'un flou de la position subjective qui vise de plus en plus un particularisme singulier. Nous voyons aussi, ou nous constatons, la chute des grands systèmes idéologiques politiques mais aussi l'épuisement des formes habituelles de l'imaginaire social - individuel et collectif -.

Et puis, évidemment, nous constatons le déclin des Noms du Père et de ses fondements symboliques principaux, dont la manifestation je crois la plus sensible, est le privilège qui est donné de plus en plus aux droits de l'individu, au détriment de ses devoirs. Vous pouvez aussi re-

marquer la crise de la pensée politique, qui elle, n'est plus régie par une éthique ou une pensée directrice, mais qui est maintenant un objet régi par l'opinion publique, par les sondages, etc. C'est à dire que c'est la rue, la rue et le sentiment personnel qui commandent le politique. Enfin, chose encore plus grave et plus déroutante, c'est le surgissement d'un désordre non maîtrisé, désordre non maîtrisé du politique, de l'économique, du social, du syndical, des relations entre états. Ce désordre montre un double déficit : d'une part, évidemment, de la relation sociale qui est abolie et surtout, où apparaît ce nouveau déficit, la perte de l'espoir qui fondait notre croyance dans les sciences. Sans doute espoir placé à tort dans la science, dans le progrès et les techniques, mais cette science et ces techniques et ce progrès étaient sensés porter, en quelque sorte remède, à ce déficit social que nous pouvions déjà constater depuis longtemps.

La question que nous avons à nous poser devant cette description négative - je ne fais là que suivre les commentaires les plus habituels que vous trouvez dans la presse ou dans les revues de philosophie politique, dans les médias également - donc, cette description négative, il s'agit de savoir si ces propos négatifs tiennent au constat réel de ce déficit, ou s'il ne s'agit finalement que d'une plainte, que d'un regret, d'un regret que le primat du phallus n'assure plus cette puissance souveraine, magique, dans notre social. On peut donc s'étonner que les analystes pensent devoir maintenir, ou tenter de maintenir, le primat phallique au travers de ce mythe, de ce mythe qu'est *Totem et tabou*, mythe qui peut paraître un peu arriéré à une lecture moderne. Vous savez que Lacan a pu dire que *Totem et tabou*, et plus précisément le mythe du meurtre du père de la horde primitive, c'était le fantasme de Freud qui s'étalait là sous nos yeux. N'oublions pas non plus, et c'est là toute l'importance de ce texte, que *Totem et tabou*, c'est tout simplement la reconstruction de l'histoire, de l'histoire mythique, donc du fondement de la fonction symbolique, et que cette fonction symbolique est elle-même commandée au départ, et a pour principe de départ, la fonction du signifiant phallique et sa mise en place primordiale. Voilà donc, si vous voulez, au travers de l'archaïsme du texte, quelque chose qui est tout à fait important, le souci qu'a eu Freud de donner en quelque sorte l'histoire du fondement du symbolique.

Mais très vraisemblablement, ce que nous rencontrons dans notre social et que nous pouvons déchiffrer dans nos cures, c'est que le phal-

lus qui était donc au départ de cette fonction symbolique, aujourd'hui le phallus n'est sans doute plus le seul signifiant S1 qui aurait cours, que nous devons supposer que sans doute, il y en a d'autres, d'autres que le phallus. Et, c'est ce qui nous dérouterait, en quelque sorte, dans notre travail de déchiffrement dans nos cures.

Il y a une autre question qui vient se poser au travers de ce texte majeur, c'est bien de savoir si le dispositif observé par Freud, relève spécialement de la structure caractérisée par la névrose obsessionnelle, puisqu'il évoque cette névrose. Est-ce que cette structure concerne seulement cette névrose, c'est-à-dire, est-ce que la transmission du phallus doit se réaliser selon la modalité bien connue dans cette névrose, ou bien, cette transmission peut-elle se présenter sous d'autres modalités ? La question peut paraître un peu excessive dans sa formulation, cependant elle se pose parce qu'il semble que dans cette névrose la transmission se fasse d'abord à partir d'un interdit - comme vous le savez qu'elle s'assure au travers du complexe de castration et de celui, évidemment, du père mort.

Alors, pourquoi cette question ? Parce que l'on observe une sorte de fascination pour ce texte de *Totem et tabou*, ceci est tout à fait sensible, autant chez les analystes que chez des lecteurs plus innocents, fascination non sans raison, semble-t-il. On insiste toujours sur cette fonction du père réel, du père de la horde primitive, sur le mythe de cette horde, bien que la fonction du père réel soit incontestable et tout à fait essentielle ; l'ensemble néanmoins du mythe semble donner à la transmission de ce fameux signifiant phallique et à l'autorisation de son usage, un caractère - je dirais - quasiment héroïque. Ce fait devrait quand même nous surprendre un peu ! Or, il est vrai - je parle toujours de la névrose obsessionnelle que le sujet peut se présenter parfois comme ce héros parvenu à traverser toutes les embûches, à réussir à sortir de la forêt de Broceliande, et à sortir de cette forêt le trophée à la main, sans avoir, semble-t-il, vraiment payé le prix de cet interdit qui le frappait au départ, sinon dans ce qu'il a à payer bien sûr dans la névrose obsessionnelle : de quelques embarras, de quelques inhibitions et symptômes. Mais enfin, c'est quand même le geste héroïque tel qu'on pourrait l'apercevoir, tel que vous l'apercevez très facilement dans ces textes de Chrétien de Troyes, par exemple.

Donc, si on observe ce qui se passe là dans la névrose obsessionnelle, c'est ce petit héros qui a réussi à sauver le trophée. Eh bien, c'est aussi

une des raisons pour lesquelles l'analyste, les analystes en général, n'ont pas à se faire les promoteurs d'une quelconque religion phallique ou phallicisée, ni à entretenir une quelconque jouissance phallique héroïque. Pourquoi ? Parce que cet héroïsme, serait sans doute le moyen le plus adéquat pour maintenir l'Autre, le grand Autre, l'Autre symbolique à sa place et dans sa fonction.

Cette dernière remarque sur l'Autre doit être précisée de suite, puisque comme vous le savez, la relation d'altérité n'a d'intérêt, ne suscite d'intérêt, que dans la mesure où l'Autre se trouve être valorisé par le sujet dans son rapport au phallus. Sinon l'autre, le petit autre, s'il n'est pas valorisé par cette marque phallique, eh bien il reste étranger, voire étrange. Il reste étranger au sens fort du terme, c'est-à-dire qu'il est vraiment étranger au point qu'il n'est plus reconnu, qu'il ne peut plus être reconnu comme Autre, ni être reconnu comme Autre porteur de cette signification ou de ce symptôme phallique, et du même coup, cette altérité se trouve donc frappée d'un symptôme énigmatique, hors phallus.

Je vais vous illustrer ce problème tout à fait sensible aujourd'hui, et j'en prendrai pour exemple l'antisémitisme.

Il a existé un antisémitisme traditionnel qui remonte dans la chrétienté, depuis les années 400 après J.C., c'est attesté dans les textes de la tradition chrétienne. Nous pouvons parfaitement distinguer cet antisémitisme traditionnel tel qu'il est attesté dans les textes conciliaires, cet antisémitisme traditionnel qui reconnaît une fonction symptomatique phallique différente, c'est un peuple qui est plus ou moins nanti d'un autre totem que le totem chrétien ; et puis il existe un autre type d'antisémitisme et de xénophobie qui est à côté, et dont nous voyons aujourd'hui, d'une façon extrêmement sensible au travers de la diabolisation de l'immigré qui est alors lui, un étranger hors phallique, du moins qui est perçu comme tel.

Si nous parlons de xénophobie, dans les deux cas nous voyons bien qu'il ne s'agit plus de la même structure, même si l'apparence conférerait une sorte de communauté, ce n'est plus du tout la même structure. Il n'y a plus d'amalgame possible entre les deux. La différence est importante puisque dans le premier, c'est à dire dans l'antisémitisme traditionnel, il reste toujours cette relation de dette de l'un à l'autre, de dette réciproque et cette dette, elle est toujours référée à quelque père ou à quelque Nom-du-Père. Alors que dans l'autre système xénophobique, c'est le règne du soupçon. Ce règne du soupçon, comme

vous devriez le savoir, si nous avons appris correctement l'histoire de France et l'histoire de la révolution, ce règne du soupçon porté sur les citoyens, c'est ce qui conduit au gouvernement de la terreur, terreur qui est aussi politique que policière, voire terreur de race, d'opinion, tout ce que vous voulez, et nous ne sommes plus du tout dans la même dimension. Avec le règne du soupçon, nous ne sommes plus dans la structure qu'on pourrait dire traditionnellement névrotique.

Donc, nous sommes aujourd'hui au travers de ce qui se déroule dans notre social, affrontés à quelque chose qui nous montre bien que cette référence au signifiant phallique est tout à fait primordiale, c'est ce que Freud avait parfaitement à l'esprit, en 1913, lorsqu'il a écrit cet ouvrage de *Totem et tabou* puisque dans sa préface, j'espère que vous l'avez remarqué, il nous dit ceci - je cite : « le progrès social et technique de l'histoire de l'humanité a beaucoup moins atteint le tabou, c'est à dire toutes les prescriptions interdictrices, que le totem ». C'est là que précisément nous pouvons, nous, analystes, considérer que c'est l'enjeu central de ce texte, qui consiste pour Freud à camper ce qui reste fondamental, en dépit du fait que justement le progrès social de l'humanité vise à cette éradication totémique au profit des tabous, c'est-à-dire des interdictions. Nous voyons cela de manière tout à fait précise aujourd'hui, dans la multiplication des décrets de lois dont se plaignent tous les juristes, puisqu'il paraît qu'en France nous battons le record, nous avons environ 28 000 lois, ce qui fait de notre appareil, de notre corpus juridique, un fouillis absolument invraisemblable. C'est bien ce que dit Freud, cette montée, cette évolution sociale, ne touche pas aux tabous mais d'abord au principe du totem. Autrement dit, Freud avait parfaitement perçu que c'est la fonction interdictrice et inhibante qui allait se renforcer au niveau du désir, je dis bien au niveau du désir, et ceci sous le coup de l'évolution et de la prédominance, de la présence de la science dans notre aire sociale.

Enfin, j'ajouterais cette remarque que ce travail, comme vous le savez, visait d'une certaine manière la dérive jungienne car curieusement, les thèses de Jung sont bien celles qui à partir du fameux mythe de la mythologie traditionnelle et de l'archétype, a bel et bien conduit à cette idée d'une culture spécifique nationale, nationaliste, au détriment de l'universalisme du primat phallique. C'est à dire que le phallus, lui, n'a pas de caractère national, il est universel dans toutes les cultures pourrait-on dire. Alors, à partir de la remarque de Freud, de ce que je viens de souli-

gner sur les thèses jungiennes, nous voyons bien que se font sans cesse jour dans le lien social des opérations, des opérations qui tenteraient d'escamoter la pénibilité de ce primat phallique, et de ces tentatives d'escamotages, nous pourrions en trouver des quantités d'exemples. Je ne suis pas venu ici pour en faire le catalogue.

Et, c'est peut-être là, que l'on peut comprendre l'insistance de Freud sur cette question du totémisme, qui autrement est incompréhensible. Je veux dire que cette insistance au niveau du totémisme et du primat phallique, s'il est la condition de la dissymétrie introduite justement par ce signifiant phallique, la dissymétrie introduite entre les sexes, bien entendu d'abord, ce primat devient également la condition qu'il n'y ait pas de rapport sexuel. Qu'est-ce que ça veut dire qu'il n'y ait pas de rapport sexuel ? Cela signifie que chacun est obligé de parler, de discourir selon le sexe auquel il se réfère. Je ne dis pas selon son sexe anatomique, non, mais selon ce sexe auquel il se réfère. Et que c'est bien cela en quelque sorte que nous avons à amener dans la cure : que le sujet vienne parler au registre du sexe auquel il se réfère ! Et comme nous le savons très bien, et comme nous l'observons constamment dans notre clinique, parler selon l'ordre du sexe ce n'est pas une tâche toujours très aisée, surtout si notre social vient nous présenter des opérations qui nous permettent d'escamoter ce primat phallique et donc nous faciliter la vie et donc nous permettre l'économie d'un certain nombre d'embarras et d'ennuis avec ce signifiant. Ne vous étonnez pas si ces opérations qui proposent l'escamotage de la signifiante phallique auront tous les succès que vous pouvez en attendre. Si vous observez le style de progrès technique et social actuellement, vous voyez que ce sont toujours des progrès qui facilitent cet escamotage.

Alors, comme j'ai pris le parti, ce matin, de vous parler du totémisme parce qu'il constitue le centre de la démonstration de Freud, et que nous avons sans doute à nous interroger sur les raisons pour lesquelles Freud dispose les choses ainsi, il convient que je vous fasse quelques commentaires sur le totémisme lui-même, commentaires qui ne sont pas sans intérêt pour la compréhension de ce que Freud veut nous dire,

Vous savez que ce concept du totémisme a été et reste toujours extrêmement discuté en ethnologie. Est-ce qu'il existe ce totémisme ? On n'en sait trop rien ! Comment le définir ? C'est déjà aussi une difficulté, et est-ce que ce totémisme a vraiment la fonction qu'on lui a attribuée depuis

Frazer et d'autres ? Alors, qu'il y ait un tel débat autour du totémisme est intéressant pour nous. Il est intéressant que les auteurs balancent entre le doute et l'affirmation, qu'elle soit positive ou négative, et qu'il y ait débat sur ce problème, puisque le totémisme désigne sans doute quelque chose qui reste délicat à cerner. En tout cas, même si Freud a fait peut-être erreur sur la nature du totémisme ethnologique, au sens de l'ethnologie, son interprétation et la signification qu'il lui prête, reste tout à fait pertinente dans notre clinique.

Pour les ethnologues, le terme de totémisme recouvre à la fois tout le savoir détaillé qu'une société s'est appropriée, et ce totémisme représente aussi l'ensemble des relations symboliques permettant de relier entre eux les différents niveaux d'interprétations et d'actions pour les membres de cette collectivité.

Autrement dit, le totémisme est le point de départ d'une classification sociale et dont, dit Lévi-Strauss : « seules les formes sont communes, peuvent être communes, mais pas les contenus ». Peu important, les contenus, selon Lévi-Strauss. Ainsi, les totémismes qui désignent évidemment des procédures de classification sociale sont surtout et avant tout pour chacun des membres, ou chacun des groupes, un système d'identification. Système d'identification pour soi, système d'identification de soi vis à vis des autres, et c'est ce que nous trouvons encore aujourd'hui dans les sociétés qui persistent - et pas loin d'ici - à être organisées selon le modèle classique, du clan.

Reste que le totémisme fait question et c'est ce qui nous amène à une remarque de Freud, dont on peut s'étonner que dans ce texte de *Totem et tabou*, elle n'ait pas eu plus de conséquences, sauf de la part de Lacan, qui en a tenu compte : - extraordinaire ça ! - Freud s'interroge sur la nature du totem, c'est-à-dire sur ce qui permet de l'identifier, et c'est là qu'il annonce qu'il est lié à la fonction du nom : - N.O.M. - Je vais vous en citer le passage : « le totem serait premièrement un insigne de clan, deuxièmement un nom de clan, troisièmement le nom de l'ancêtre du clan, quatrièmement le nom de l'objet vénéré par le clan. Ainsi, le totémisme naît non pas des besoins religieux de l'humanité, mais de ses besoins prosaïques quotidiens. Le noyau du totémisme, la dénomination, est une conséquence de la technique graphique primitive. Le caractère des totems est aussi celui de signes graphiques faciles à tracer, mais une fois que les sauvages portèrent le nom d'un animal, ils en déduisirent l'idée d'une

parenté avec celui-ci ». Plus loin, il cite un autre ethnologue qui s'appelle Fizon qui dit donc que : « le totem est toujours le signe distinctif d'un groupe d'hommes et jamais celui d'un individu. S'il en était autrement, et que le totem ait été à l'origine le nom d'un seul homme, celui-ci ne pourrait en aucune façon se transmettre à ses enfants étant donné qu'à l'époque la transmission se faisait selon le système matrilineaire ».

Donc, vous voyez que là, Freud, est absolument péremptoire et Fizon aussi. Donc, c'est une question de nom. Je vais vous faire remarquer que de temps à autre, quelqu'un m'interpelle et me demande : « mais qu'est-ce que c'est que le Nom-du-Père, ici chez Lacan, qu'est-ce qu'il désigne avec ça ? » Eh bien, c'est tout simplement ce que Freud va étaler dans son texte sur le totémisme. Le Nom-du-Père, évidemment, c'est Lacan qui l'a formulé, qui l'a formalisé, mais il est là, il est là entièrement écrit dans tous ses détails. Il n'y a pas à chercher ailleurs, tout y est sur ce Nom-du-Père. Il y a le culte de l'ancêtre et le respect qu'on lui doit, il y a la relation d'obligation et de devoir vis à vis du totem et vis à vis des membres de la même communauté portant donc le même nom. Il y a donc cet ancêtre commun, le même sang, la même croyance.

Enfin, ce totémisme, sa fonction est aussi bien religieuse que sociale et ce nom organise un système de prescriptions et d'interdictions - confère les tabous - dont Freud vous entretient tout un chapitre, et de restrictions. Ce nom organise un système de prescriptions, d'interdictions pour les mêmes membres d'un même clan qui sont considérés comme frères et comme soeurs, et c'est donc au nom du totem, au nom du clan, que vient s'attacher cette fameuse exogamie, c'est-à-dire ce qui prescrit d'aller chercher ses objets sexuels en dehors du clan, qui est donc la loi dont découle cette fameuse crainte de l'inceste, et qui manifeste la règle la plus contraignante liée au totem, puisqu'elle répartit désormais les femmes accessibles ou non au désir.

C'est dans ce long chapitre qui s'appelle : « retours infantiles du totémisme », où Freud fait la description du Nom-du-Père, c'est dans ce chapitre qu'il discute longuement de la relation entre le totem (c'est-à-dire ce qui désigne l'ancêtre ou sa figure en quelque sorte) et l'interdit de l'inceste, pour reconnaître que s'il existe une loi dans les sociétés primitives, c'est pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'il existerait cette loi, cette première loi que nous connaissons dans les sociétés primitives ? Là dessus . Freud est absolument ferme, c'est parce que : « les premiè-

res motions sexuelles sont toujours de nature incestueuse. Et que de telles motions refoulées jouent un rôle tel qu'on ne saurait guère les sous-estimer ». Parce que le petit de l'homme entre dans l'univers du sexe et du désir par le biais de motions sexuelles liées à ses proches, c'est à cause de ce caractère incestueux initial de l'homme que s'est établie cette loi de l'exogamie. Il n'y aurait pas de loi d'exogamie, ou d'interdit d'inceste plus exactement, s'il n'y avait pas cette constante pulsion qui pousse l'homme au retour à ses sources primitives de ses jouissances premières.

Autrement dit, la motion inconsciente de ces pulsions restera toujours liée à cette trace originelle d'une jouissance incestueuse. Pourquoi en va-t-il ainsi ? Pour une raison toute simple ! On petit s'étonner qu'il faille encore le rappeler, ça !!! Pourquoi ? Eh bien parce que c'est lié à la mise en place des pulsions, mise en place à laquelle habituellement et traditionnellement la mère a participé et a contribué, a été en quelque sorte complice de cette mise en place première. Et c'est cela qui est sans cesse remis en jeu dans les pulsions sexuelles qui surviennent chez le jeune enfant. A savoir, cette remise en jeu des traces pulsionnelles primitives refoulées et précisément avec celle, qui a été la première complice, de ces jouissances. Il n'y a pas à chercher au-delà, il n'y a pas à imaginer quoi que ce soit, je dirais à la limite - je le signale parce que vous allez vous en apercevoir d'ici la fin de mon exposé - il n'y a pas à imaginer le meurtre du père, ce n'est pas la peine puisque là avec la mise en place des pulsions, se trouve cette première inscription de jouissance et l'individu, le sujet, n'a qu'une seule idée, c'est de revenir sans cesse à cette source perdue. Ceux qui ont lu l'argument que nous avons rédigé pour notre colloque sur l'oralité savent que je cite une remarque de Freud, c'est dans les premiers écrits, les « Trois essais sur la théorie de la sexualité », Freud dit : « Wonneseugen », le « têter voluptueux », c'est ce que Freud considère comme étant la première manifestation sexuelle du sujet. Et ce premier têter voluptueux, vous le savez, il y en a certains qui ont du mal à s'en détacher !

Donc, voilà ce que signifie l'interdit de l'inceste, ce n'est pas simplement sauter sur la mère, c'est aussi l'interdit de revenir à cet appareil pulsionnel primitif qui a réjoui nos premiers jours. Il faut donner à cette notion d'interdit d'inceste un cadre beaucoup plus large qui est celui de tout l'appareil pulsionnel. L'exogamie ne signifie rien d'autre que : « désormais tu satis-

feras tes pulsions ailleurs, hors du clan ». Et c'est à ceci que la fonction totémique est attachée et ce en quoi elle représente précisément la fonction du père, puisque c'est à partir de ce grand Autre, que vient donc, en quelque sorte, s'assurer la permanence de cet interdit.

Je crois que nous avons à présent, et grâce à Freud, suffisamment d'éléments pour faire apercevoir la fonction du signifiant paternel au travers de ce totémisme et de son rôle symbolique.

Alors, juste une remarque à propos du repas totémique sur lequel Freud insiste considérablement dans son dernier chapitre. Le repas totémique est un pacte qui vise l'ancêtre, c'est-à-dire le père. Et on peut considérer que le repas totémique est une véritable sublimation de la pulsion, socialisée ce coup-ci au nom de l'ancêtre. Freud n'en fait pas mention, je le souligne simplement pour vous faire sentir la bascule qu'il y a dans ce repas totémique. Le repas totémique apparaît comme la confirmation du pacte qui lie les fils au Nom-du-Père et non plus au père vivant.

Cette remarque est importante car on peut observer que ce qui rend difficile les spéculations actuelles sur le Nom-du-Père est lié à un fait, jamais assez souligné, que nous vivons, nous aujourd'hui, dans un système fondé sur le principe d'une famille nucléaire. Cette dernière est composée essentiellement du père, de la mère, et assez souvent d'un enfant unique. C'est ce qu'on appelle la famille nucléaire, quand ce n'est pas la famille monoparentale, et donc du même coup, on a tendance dans cette conception du père, à vouloir faire correspondre de façon tout à fait exacte cette notion du Nom-du-Père avec la figuration ponctuelle d'un père. Vous observez évidemment ce n'est pas tout à fait erroné - que le Nom-du-Père découle du, ou d'un père que nous avons eu, mais ce que nous montre le totémisme, autant que la fête du repas totémique, c'est que ce Nom-du-Père n'est pas un référent individuel. Déjà, dans le texte de Freud, il le dit bien, que ce n'est pas un référent individuel, mais que c'est un principe collectif, à savoir qu'il identifie le fils dans son rapport à l'ancêtre d'un côté, et en même temps, il identifie le sujet en son rapport d'obligation socialisée avec les autres membres du groupe social, donc, avec un certain nombre d'obligations et de contraintes socialisées. C'est la fonction du nom. La fonction du Nom-du-Père, ce n'est pas : « moi, j'ai un Nom-du-Père ! Non ! Ce n'est pas du tout cela. C'est un nom socialisé. Et je crois que c'est dans cet esprit qu'il convient effectivement d'entendre la formulation de Lacan : « que l'analyste ne s'autorise que de lui-

même... points de suspension, et de quelques autres ». Il est impensable que le Nom-du-Père soit un principe qui soit pour l'individu seul. Ça ne marche pas, c'est une folie.

C'est ce que Lacan dit, c'est une nomination à ce moment-là et la nomination nous mène droit à la folie, à la psychose sociale. L'importance de ce Nom-du-Père est que c'est une référence essentiellement socialisée.

On peut évidemment s'étonner que parmi les analystes nous puissions en entendre certains de temps à autre, qui s'imagineraient fonctionner seuls, à titre individuel, c'est évidemment tout un pan du Nom-du-Père qui leur échappe de ce fait, avec évidemment aussi le danger qu'ils entretiennent au niveau de la cure, en lui donnant ce caractère que je dirais asocial, puisque la névrose elle-même est déjà asociale ! C'est dans le texte Freud dit : « la névrose est asociale ». Alors, si nous-mêmes nous entretenons cette aberration d'un Nom-du-Père pour un, on ne fait qu'entretenir l'asociabilité de notre analysant ou de notre analysante. Le totem, comme vous voyez, est quelque chose qui va contre cette référence individuelle, et d'ailleurs les ethnologues sont tout à fait clairs de ce côté là, le totem n'est pas un référent individuel !

Tout ceci sur le totémisme n'est donc compréhensible, articulable pour nous analystes - maintenant j'en reviens à notre interprétation - que si nous prenons dans le totem, si nous le reprenons au niveau de la fonction signifiante qui est là dans le système symbolique. Car en effet, c'est là qu'est le nerf du texte de Freud, jusqu'au travers de cette fonction énigmatique décrite sous le terme de totémisme, L'on peut être tout à fait admiratif de ce que Freud soit parvenu à expliciter les choses d'une façon aussi claire, en ce qui concerne le Nom-du-Père, sans avoir à sa disposition, la fonction du signifiant. Car il est tout à fait transparent dans le totémisme, qu'il s'agisse d'un animal nuisible, bénéfique, protecteur, qu'il s'agisse d'une plante vénéneuse, bienfaisante, ou d'un autre élément de la nature, que le totem est un signifiant, C'est un signifiant, parce que peu importe ce qu'il désigne dans la réalité de la nature, c'est sa fonction de signifiant qui intervient en tant que ce signifiant est à l'origine des prescriptions de la morale, des prescriptions de la structure sociale. Ce signifiant opère dans le registre symbolique, c'est-à-dire qu'il procède comme étant un lieu d'où s'énonce une autorité, un pouvoir, lesquels vont emprunter les voies d'une certaine filiation. Ce n'est pas la filiation biologique, mais une certaine filiation qui va

conduire à l'identification et à la notion d'appartenance.

L'efficacité de ce signifiant, elle relève de l'ordre de la métaphore, c'est-à-dire que le pouvoir absolu lié au totem, n'a aucun rapport avec le pouvoir de l'animal effectivement référencé dans ce totem. C'est bien ce qui fait dire à Freud que le totem est le substitut du père. Donc, que le totem soit un signifiant, que ce soit un signifiant qui organise la fonction symbolique, qu'il opère sur le mode de la métaphore, c'est-à-dire par substitution, voilà les trois traits que ne cesse de souligner Freud dans son texte, pour nous faire entendre tout spécialement cette question du Nom-du-Père que d'ailleurs il illustre encore par les deux cas de phobie, du petit Hans et du petit Arpadé, c'est-à-dire que l'animal phobique est bien le substitut non pas du père - c'est ça l'astuce de la métaphore - mais le substitut du déficit manifeste de la fonction paternelle. Ce n'est pas la même chose !

Pour finir, je vais quand même évoquer la question du meurtre du père, bien sûr, parce que c'est le fantasme du névrosé, et le meurtre du père de la horde primitive, c'est-à-dire du père réel, ceci est le fantasme de Freud.

Est-ce qu'on est obligé d'en passer par là ? Pour Freud, ce mythe du meurtre du père primitif, père des origines, l'orang-outang comme dit Lacan quelque part, le meurtre donc, c'est un mythe nécessaire pour Freud, pour la raison bien simple qu'il n'avait pas à sa disposition la fonction signifiante. Parce que pour que la fonction paternelle puisse opérer, il faut que le père de la réalité, soit réduit à sa pure fonction signifiante symbolique et que cette fonction paternelle soit articulée dans l'inconscient, sous la forme de ce signifiant symbolique. Et pour que ce signifiant symbolique puisse advenir, il est nécessaire que s'efface la présence réelle, concrète, du père de la réalité, pour qu'il puisse advenir à sa fonction symbolique. Cette réduction, cette élision, que Freud formule comme étant le meurtre du père primitif, élision du père de la réalité, pour son advenue au rang de signifiant, c'est ce que réalise précisément la métaphore, la métaphore dans son opération de substitution.

Vous le savez très bien - c'est une expérience tout à fait courante - quiconque a un discours objectif ou objectivant, ne peut dans ce discours que fonctionner dans le registre de la métonymie. Pourquoi ? Parce qu'il ne peut se détacher du sens que petit à petit. Vous savez que la métonymie n'est qu'une partie du sens du terme précédent, etc. La chaîne métonymique est une chaîne

qui est maintenue par l'objectivité prétendue de ce que désigne le signifié. Dans le cas de la métaphore, est nécessité le rejet de l'objectivité, sinon, il n'y a pas de franchissement possible. Le saut du franchissement de la métaphore, nécessite de sortir de l'objectivité, même si par la suite on entre dans une allégorie : il est tout à fait possible de faire un saut métaphorique et d'entrer dans une allégorie. Quand je dis, par exemple : « jeter le glaive dans la balance », ceci veut dire renoncer à la justice et faire intervenir l'armée. Voilà ! Les Albanais ont jeté le glaive dans la balance. Ca peut être la force armée, ce n'est pas forcément l'armée. Donc, c'est en même temps une métaphore : vous abandonnez la figuration du juge, du droit, pour emprunter un autre terme. C'est une substitution, la substitution de la balance à la justice, au signifiant justice, c'est l'équilibre, en même temps vous créez une sorte d'allégorie, c'est-à-dire une description héroïque. On ne jette jamais le glaive dans la balance ! Il y a une espèce de figure de style qui peut se poursuivre.

Mais le franchissement s'est fait ; vous en appelez à quelque chose d'autre que ce qui est figure concrète de la justice et du droit, concrétisée en plus par l'appareil judiciaire. Donc, il y a éli-sion. Éli-sion aussi quand de Booz, je dis « sa » gerbe, sa gerbe, donc c'était la gerbe de Booz, mais le possessif « sa », S.A., ce possessif élide Booz, puisque tout d'un coup, il n'est plus question du personnage de Booz, mais de sa gerbe, de sa lignée, ce qui vient s'y substituer.

Cette éli-sion du père, du père de la réalité, de la concrétude en quelque sorte, si vous me permettez ce terme, est donc une opération qui se fait spontanément dans la métaphore.

Dans cette opération de substitution, les « sauvages », que je mets entre guillemets, ont substitué le totem. C'est cette opération, cette nécessaire éli-sion du père de la réalité qui a fait dire à Lacan, souvenez-vous en : « le Nom-du-Père est plus que compatible avec l'absence réelle du père ». Plus que compatible !

Et nous pouvons de même ajouter, paraphraser en quelque sorte, que la fonction de l'Autre, du grand Autre, comme nous le dit l'expérience analytique de chaque instant, que cette fonction du grand Autre est plus que compatible avec son absence, avec l'absence de la personne physique de l'analyste. Que cette fonction du grand Autre est plus que compatible avec l'absence du père concret.

Vous savez parfaitement, et si vous n'avez pas d'expérience clinique, vous regardez autour de

vous dans votre vie sociale, vous savez parfaitement que l'un des grands inconvénients pour l'enfant, c'est d'avoir un père copain, omniprésent et omnisoucieux des faits et gestes de son fiston. C'est avec ce père copain que l'enfant ne parvient pas à métaphoriser, qu'il ne parvient pas à conférer à son père une place symbolique et qu'il va rencontrer ultérieurement toutes les difficultés dans les relations d'autorité qu'il va forcément rencontrer un jour ou l'autre dans le social, jusque y compris dans sa vie professionnelle. Combien de fois nous avons ces hommes qui ont les pires difficultés dans l'univers professionnel, non pas qu'ils manquent de compétence, qu'ils manquent d'entrain, ou de dynamisme, mais parce que régulièrement ils se heurtent à la figure d'autorité qui leur fait problème. C'est ce qui fait que ça se plisse mal, ça finit mal en général, ça finit par un affrontement, un conflit insoluble. Et d'ailleurs, de ce père copain, vous en avez un très bel exemple dans le petit Hans. Si le petit Hans est conduit à toutes ces difficultés, c'est parce que le papa du petit Hans était vraiment très très gentil, soucieux de tous les événements qu'il pouvait vivre. Alors d'un côté, vous me direz, ça a servi à Freud à faire cette description, mais en tous les cas, ça illustre parfaitement les difficultés que va rencontrer l'enfant. Précisément cet Autre symbolique, l'enfant a vis à vis de lui les plus grandes difficultés. Vous l'observez aussi bien chez le petit Hans que dans notre expérience quotidienne, c'est que le sujet est alors à ce moment-là affronté exclusivement dans des relations de type imaginaire, c'est-à-dire de compétition, des rapports de force, comme vous le savez.

Néanmoins, et je vais m'arrêter là dessus, tout ça c'est fort bien, le totem, l'Autre symbolique, la fonction du signifiant, la métaphore, le Nom-du-Père, les prescriptions qui sont maintenues, l'interdit de l'inceste, l'exogamie - j'en passe la culpabilité, l'ennui, même l'ennui désigne le totem ! Le désir, tout cela désigne la fonction totémique. Puisque le désir est organisé en fonction de ce principe totémique.

Tout ceci a quand même un inconvénient. Ce n'est pas tout beau. Ceci nous amène à considérer que, à supposer que tout ce système totémique et de Nom-du-Père soit bien mis en place, si le totem est le lieu de l'Autre, où vient s'inscrire ce signifiant symbolique primitif, appelé phallus au départ, organisateur du désir, il est également organisateur : premièrement de la religion et deuxièmement du symptôme. L'Autre, le grand Autre du totem, doué à la fois de ce pouvoir pro-

tecteur et redoutable, amène en quelque sorte tout naturellement, dans l'axe même de son principe, à instaurer un lieu sacré, un lieu religieux et donc symptomatique. Il est délicat pour l'analyse de vouloir promouvoir systématiquement un certain totémisme, bien que son utilité, comme je vous l'ai dit, soit indéniable, car ce serait promouvoir au delà de la fonction de l'Autre, le symptôme.

Il est évident que le totem, le père, et le phallus, s'ils sont abolis ou lorsqu'ils font défaut, touchent également notre social, au sens où ce social se désorganise et c'est le moment d'évoquer ce que serait la psychose sociale, qui est toujours là, à fleur dans notre quotidien, à chaque instant. La psychanalyse est là un peu dans une situation contradictoire. On voit d'une certaine manière le nécessaire du totem phallique, et également on voit bien que s'il n'y a pas ça, cela se désorganise ! Donc l'analyse, ce serait en quelque sorte, retrouver les termes organisateurs de la structure du sujet et de son désir au travers de la fonction signifiante, c'est-à-dire, là où sont posés ses interdits et ce qui lui est permis, ce qui lui est autorisé, sans pour autant et par contre-coup, une fois que cette fonction signifiante organisatrice est décodée pour le sujet, sans pour autant faire habiter cette fonction signifiante par une quelconque divinité qui serait organisatrice de cette fonction signifiante. Et donc, sans faire du père le reliquat mnésique au travers de la culpabilité, en fonction de son meurtre, car cette culpabilité du meurtre amène à la religion. Vous voyez là l'impasse de *Totem et tabou* ! En instituant le meurtre dans le fantasme de Freud, en instituant le meurtre du père, automatiquement, il introduit la culpabilité, le regret, la demande de pardon, c'est-à-dire la dimension dans laquelle fonctionne la religion.

De l'analyse aujourd'hui, nous attendrions le découpage totémique signifiant, sans le passage par ce meurtre que Freud dit fondateur et que les post-freudiens continuent à affirmer comme fondateur. Mais le meurtre, ce n'est pas le sujet qui le fait, c'est la métaphore qui zigouille le paternel de la réalité. Donc, il faut bien comprendre que nous avons là, tout à fait le chemin tracé pour reprendre les choses un peu différemment, et c'est là qu'est tout à fait important et décisif que notre travail soit orienté, pas par la psychologie, qui revient toujours aux questions de meurtre, de culpabilité, d'angoisse, de tabou, et de je ne sais pas quoi encore. C'est là que nous trouvons les fondements de notre éthique qui est celle de faire notre travail à partir de la fonction du signifiant. Vous n'avez pas le choix. Ou comme analyste

vous fonctionnez dans le registre du signifiant, et donc vous pouvez vous épargner le meurtre, le fantasme du meurtre, mais si vous restez dans la psychologie, il va vous falloir passer par ce fantasme, et donc revenir aux procédures de la religion.

C'est dans ce débat que se trouve sans cesse l'obsessionnel, c'est-à-dire qu'il ne veut pas lâcher la culpabilité. Le jour où il la lâchera, qu'il observera qu'il est dans un registre signifiant et non pas culpabilisant, que son désir est organisé par la lettre et le signifiant, et pas par je ne sais quelle bravade ou quel héroïsme, qui va le rendre coupable après ! Donc, je crois que là nous avons dans cette lecture de *Totem et tabou*, la ligne de partage entre ce qui serait une analyse qui ne mènerait pas à une nouvelle religion et une analyse qui ne ferait que moderniser la religion traditionnelle, mais qui serait toujours dans cet objectif du religieux par le biais du psychologique. Je n'ai rien contre le psychologique, mais ce que j'observe, c'est que le psychologique ne peut pas s'épargner de revenir dans les voies de la tradition et des différentes formes d'intégrisme. Voilà !

Questions

Élisabeth BLANC : Il y a trois éléments sur lesquels j'aimerais que vous puissiez revenir et qui me posent question. Tout d'abord, vous avez évoqué le caractère universel, et justement c'était une des critiques qu'on a faite à Freud, notamment Malinowski, sur l'absence du caractère universel du mythe d'Œdipe tel que le décrit Freud, et vous l'avez replacé sous le primat du phallus, c'est-à-dire en tant que mythe, dans l'ordre même du langage. Il y a aussi une autre question sur laquelle j'aimerais bien que vous puissiez nous en dire un petit peu plus, c'est tellement riche qu'on peut effectivement développer cela dans d'autres axes, ce que vous avez dit du père symptôme, dans la mesure où il glisserait du totem vers l'idole, c'est-à-dire que ce serait l'aspect image qui viendrait recouvrir ce totem, et alors ferait symptôme. Je pensais aux études de Jean-Pierre Vernant où il parlait de l'évolution en Grèce ancienne de ce qu'il appelait le Kolossos, qui était une figuration symbolique de l'absence, au passage à l'Eidolon, qui est une figuration purement imaginaire. Est-ce qu'il n'y a pas aussi cette dérive qui ferait symptôme dans notre société actuelle ? Justement pour revenir à ce que j'évoquais avant, c'est-à-dire que l'idole est susceptible d'appropriation, tandis que le symbole est inéchangeable.

J.P. HILTENBRAND : Alors, on va commencer par répondre, et je vais sûrement oublier l'une de vos questions...

L'histoire de Malinowski, la contradiction de Malinowski et des Tobriandais était une constatation qui ne visait pas tellement le mythe de la horde primitive, que le système oedipien, en quoi, il avait tout à fait raison d'une certaine manière, puisque effectivement, il existe des traditions où le mythe oedipien ne se vérifie pas exactement sur ce mode. Vous savez aussi que Lacan a dit que le complexe d'Œdipe, c'est un rêve de Freud. Je ne vous en ai pas parlé de l'Œdipe, n'est-ce pas ? C'est pas du tout un oubli, c'est tout à fait volontaire, ceux qui sont de Grenoble ici, savent très bien ce que j'en pense de l'Œdipe ! Pas grand chose à vrai dire. Parce que cela ramène de nouveau l'analyse dans la psychologie, les histoires mythiques et nous épargne de vérifier ce qui fonctionne exactement au niveau du signifiant. Si l'on veut faire émerger quelque'un de sa cure et de sa névrose, il faut bien qu'un jour, il reconnaisse que tout cela tient sur sa langue et pas du tout dans sa tête. Donc, Œdipe, comme disait Lacan, ne saurait définitivement tenir l'affiche, il faut croire qu'il a eu tort de prononcer cela, ça résiste quand même pas mal ! Donc que l'Œdipe ne soit pas universel, nous le vérifions hélas socialement trop souvent - aussi bien chez les enfants qui ont perdu leur père ou leur mère dans les avatars des conjugalités et qui sont élevés par un seul parent. On voit bien comment l'aménagement et les difficultés de cet aménagement sont liées non pas à la carence affective, comme l'imaginent les assistantes sociales, mais plus précisément à des difficultés qui ont pu être rencontrées dans la constitution de la batterie signifiante, dès le départ. Un enfant qui vit avec sa mère, ce qui nuit à l'enfant, c'est plus la relation de culpabilité de la mère vis à vis de sa solitude, vis à vis du fait qu'elle est abandonnée par les hommes, et qu'elle ne les intéresse pas, que cette relation particulière de mère à enfant, qui peut très bien se dérouler. Donc, vous voyez qu'il va falloir quand même que l'on renonce à l'Œdipe, de plus en plus, les familles monoparentales étant de plus en plus fréquentes. Ça c'est une première question.

La deuxième question, c'est celle qui évoquait la notion de totem et d'idole, aussi la notion de fétiche. De ce côté-là, les ethnologues aussi bien que Freud sont tout à fait clairs, les ethnologues évolués bien sûr. Le totem n'a rien à faire avec le fétiche pour une raison bien simple, c'est que le fétiche opère par la présence concrète dans la

réalité. Ce qui signale bien qu'il est du registre de la métonymie, alors que le totem - peu importe - ce petit être un lieu dans la forêt qui n'est pas du tout matérialisable, ce peut être l'ombre d'un arbre, comme le remarquent certains ethnologues, il ne faut pas s'asseoir à l'ombre de telle ou telle plante puisque cette ombre est néfaste, qu'elle peut être mortelle, on voit bien que le totem est un lieu dans cette évocation. Donc, il relève de la métaphore, son caractère est essentiellement métaphorique, il suffit qu'on sache qu'il est là, que ce lieu est en quelque sorte assuré en un point de mon espace pour que ça suffise, il n'y a pas besoin de l'avoir dans sa poche. Ça veut dire que la culotte d'une femme ne peut en aucun cas être un totem ! Ça peut être un drapeau, mais ce n'est pas un drapeau symbolique, ce n'est qu'un drapeau fétichiste. Donc, je fais cette évocation parce que comme vous le savez, c'était la manie de Joyce. Cela avait une fonction fétichiste évidemment.

La troisième, la question du totem comme inscription. Il ne figure pas comme inscription, mais comme graphisme, ce n'est pas une inscription au sens de la lettre, mais un graphisme pour les primitifs, c'est-à-dire que ça peut être représenté par un graphisme ou ce que vous voulez. Alors, est-ce que le totem est une lettre ? C'est ça que vous aimeriez bien que je vous dise, que je réponde à cette question ! Ça c'est très compliqué ! Vous savez que la fonction de la lettre a cette propriété d'être d'abord aussi matérielle que la lettre de l'imprimeur, qu'elle a donc un caractère réel, mais qu'elle est aussi peu saisissable puisque Lacan peut dire, que même si vous mettez la lettre en morceaux, elle restera toujours. Vous pouvez casser la lettre, elle restera.

Mais c'est vrai qu'à ce moment-là, ça vous évoque bien sûr, le totem. Néanmoins, le problème de la lettre est le suivant, c'est ce qui est évoqué dans le séminaire de la lettre volée de Lacan, c'est que cette lettre elle vaut pour autant que vous n'avez pas la main dessus, que vous ne pouvez pas la saisir. Celui ou celle qui a la lettre en son pouvoir, est en quelque sorte paralysé, inhibé. Donc, cette fonction éminemment symbolique, puisque cette lettre ne vaut que par rapport à son absence, son pouvoir se décide à partir de son absence. On ne peut pas mieux définir le caractère symbolique de la lettre. Il est évident que dans le registre de la pulsion, c'est celle-là qui n'est pas matérialisable. C'est celle-là, qui va toujours échapper à la tétée, c'est celle-là qui va toujours faire défaut dans le procès de la pulsion. Pourquoi est-ce que votre regard continue à quê-

ter ? Vous en prenez plein les mirettes à la télévision le soir et néanmoins, le lendemain, hop ! on remet l'appareil... C'est incroyable ça ! Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui manque radicalement chaque fois dans le truc. Or, comme l'ont bien signalé Lacan et Melman, le regard, lui, échappe à la castration. Donc, ce n'est pas de la castration dont il s'agit, ce n'est pas quelque chose qui manquerait du fait de la castration, c'est quelque chose qui manque du fait de la lettre.

C'est l'une des propriétés du tableau, du tableau du peintre, c'est dans la mesure où dans le tableau quelque chose est toujours à trouver, on va le dire comme ça, que ce tableau nous plaît. Si vous avez un tableau chez vous et que vous avez épuisé ses ressources, c'est-à-dire qu'il n'y a plus rien à trouver dans ce tableau, c'est une image morte. Donc, vous voyez là, rien qu'en évoquant le tableau, le regard porté sur le tableau, vous voyez la puissance de cette lettre. Précisément, dans la mesure où vous n'arrivez pas à saisir la lettre dans le tableau, que le tableau continue à vous enchanter et que vous continuez à jouir de ce tableau. Je veux dire que le principe de la jouissance, c'est aussi que la lettre n'est pas venue, n'est pas apparue, qu'ainsi votre jouissance est assurée, A partir du moment où la lettre serait venue, votre jouissance est finie, terminée. Donc, évidemment, on pourrait dire que le totem, il y a quelque chose de l'ordre de la lettre qui vient là. Je vous fais observer, oui, que cette lettre-là, c'est la mère qui est venue l'allumer avec la mise en place des pulsions. C'est le totem qui est venu l'interdire. Alors, vous voyez comment fonctionne le sujet : d'un côté il y en a « une » qui l'a allumée, et de l'autre, il y en a « un » qui énonce l'interdit le plus absolu, et puis quand même le névrosé n'est pas bête, il sait parfaitement qu'il a tout intérêt à maintenir l'interdiction sur la lettre de façon à ce qu'il puisse continuer à en jouir. Parce que si tout d'un coup la lettre ne lui était plus interdite : terminé ! Hein ? Donc, il y a là cette dialectique qui fait que les pulsions ont encore de beaux jours devant elles, et puisque vous avez tout intérêt à avoir le souci de maintenir l'interdiction sur cette lettre, sur ces lettres d'ailleurs, puisque ce n'est pas sûr que ce soit toujours la même lettre ; la lettre orale n'est pas forcément la lettre anale. Si vous en avez deux dans votre nom ! Il faut bien penser qu'il est bon que la reine continue à détenir la lettre et que vous, petit Dupin, eh bien vous ne parveniez jamais à mettre la main dessus, que vous assuriez le pouvoir de la reine ! Puisque le ministre quand

il l'a, il se féminise, il devient peureux, il n'ose plus. C'est pas non plus l'invitation dans laquelle on pousserait les gens en analyse : qu'ils n'osent plus ! Ce serait embêtant, ça !

Gérard AMIEL : Le masculin/féminin, n'est jamais qu'une lecture subjective particulière, c'est-à-dire n'est jamais l'effet que d'une certaine position prise par rapport au signifiant phallique. Alors vous évoquiez tout à l'heure, dans votre introduction, la possibilité de l'émergence de signifiants maîtres qui ne soient plus nécessairement le phallus. Pourriez-vous nous en donner des exemples ? Et puis, pour corollaire, la seconde question qui en découle immédiatement, c'est que si ce qui prévaut comme S1 n'est plus le phallus, du même coup, qu'advient-il alors de la question homme/femme dans de tels cas ? Peut-on encore dire qu'il y ait du masculin et du féminin, et dans cette éventualité, comment ?

J.P. HILTENBRAND : S'il y a d'autres S1 que le phallus ? Je vais vous en citer un. Bon, il n'y a rien de plus frappant quand on arrive à Nice. C'est le fric ! Donc, il est bien évident qu'il y a une grande partie de notre social qui est organisé par lui ; vous en avez plein les pages de journaux, plein ! Je reçois, je ne sais pas comment il se fait, je reçois régulièrement des publicités qui me vantent l'avantage de telle ou telle revue : votre argent, votre patrimoine, votre ceci, votre cela. Il faut croire que si ces journaux se multiplient à cette cadence, c'est que sans doute, il y a là quelque chose qui prévaut. Alors vous me demandez si vis à vis de cela, il y a encore du masculin/féminin. Bien sûr que non. Il n'y a que le phallus qui fasse ce partage. Le fric : pourquoi est-ce qu'une femme n'en aurait pas autant qu'un homme ? Je ne vois pas pourquoi on ferait là une différence, ce ne serait pas plus désagréable. Ce qu'il faut sans doute penser et nous ramener à la pensée, c'est que s'il existe un signifiant pareil, S1 de ce type, c'est qu'il n'a sans doute pas la même valeur que le signifiant phallique.

Parce que le signifiant phallique a une fonction qui est non seulement universelle, mais intemporelle, c'est-à-dire qu'avec le signifiant phallique, vous vivez, vous êtes debout, vous dormez. C'est par rapport à ce signifiant que s'organise votre sommeil, c'est bien évident que même votre sommeil est rythmé, conditionné par cela. Pour vous donner l'autorisation de dormir, c'est lié à votre arrangement avec le signifiant phallique. Donc, on voit bien que le signifiant est omniprésent. Si d'autres S1, signifiants maîtres, fonctionnent dans notre univers social, ce n'est

pas forcé qu'ils occupent nos nuits et nos jours de façon aussi constante et permanente que le phallus, qu'ils soient inscrits dans notre corps, dans notre physiologie.

C'est que certainement, ils n'ont pas les mêmes conséquences, ils ne dérangent pas notre physiologie comme le signifiant phallique. Ils ne tordent pas notre physiologie comme le signifiant phallique.

De la salle : Il y a aussi les écossais, avec toutes les règles des clans, les couleurs des tissus écossais qui sont en vogue partout dans le monde d'ailleurs, car les écossais ont fait des émules partout.

J.P. HILTENBRAND : Chacun son whisky aussi !

Suite de la même question : Oui, le whisky aussi. On a évoqué le déficit de la fonction paternelle, et précisément, on a beaucoup de royautés dans le nord avec la reine d'Angleterre qui est une femme, le prince consort est un peu en retrait.

J.P. HILTENBRAND : On l'a bien sorti oui !

Suite de la même question : Au Danemark, si je me souviens bien, il y a Margarete, il y avait aussi au PaysBas la reine Juliana, maintenant il y a la reine Béatrix.

Donc, là, je remarque aussi cet aspect classique qui est intéressant pour, peut-être faire la mise en place des pulsions parce que dans une société, on a parlé de la mise en place des pulsions, peut-être que ça c'est considéré comme une résurgence importante. Je vais aussi parler des républiques où théoriquement ces références-là, n'existent plus et c'est peut-être plus totémique à ce moment là, ça pose des tas de questions sur les rapports de la psychanalyse et de la société, parce que Freud a dit que la névrose est asociale. Alors je vous pose la question si le social est anévrotique ? Ce sont des questions comme celles-là qu'il serait intéressant d'aborder maintenant.

J.P. HILTENBRAND : Très juste, seulement, c'est un point qui est difficile à évoquer tout simplement. La thèse de Freud, il l'évoque dans le texte de *Totem et tabou*, c'est de penser que la masse comme il dit, les masses, c'est à dire les foules, se comportent ou sont organisées dans leurs modalités, d'une façon analogique aux modalités de la structure individuelle. De la structure ! Ca ne veut pas dire de la névrose forcément. Il y a certains aménagements qui se font au niveau des foules qui sont des symptômes aussi, c'est bien ce qu'il évoque dans « Malaise de la civilisation ».

Donc, il y a là des symptômes collectifs et c'est assez facile à reconnaître. Nous avons notre symptôme bien français, dès que nous franchissons la frontière, nous nous apercevons que notre voisin a un symptôme propre, qui peut nous plaire ou nous déplaire, peu importe, mais qui là est quelque chose de la propriété. Si vous allez aux États-Unis, vous allez tout de suite vous apercevoir que ce n'est plus du tout votre symptôme, qu'il y a déjà une certaine gêne, une étrangeté qui s'introduit, parce que c'est un symptôme que vous ne connaissez pas très bien, que vous n'appréciez pas très bien, que vous n'appréhendez pas non plus facilement. Alors est-ce que les fonctions royales, elles ont là une propriété ? C'est sûr qu'elles ont une fonction qui permet la poursuite d'une situation de type classique ou de type identification à un groupe : le sujet britannique, le sujet du Commonwealth, etc. Néanmoins, je vous fais remarquer ceci, c'est que l'homme d'affaire hollandais, de la reine, il n'en a rien à foutre ! Je veux dire que vraiment pour l'homme d'affaire, le capitaliste, il va gérer quelque chose qui est tout à fait en dehors de ces systèmes. Si je vous fais cette remarque, c'est pour montrer combien la science économique ou la science financière, petit parfaitement habiter un social et rester indifférent aux structures traditionnelles qui sont en place. C'est ce que l'on voit aussi en Arabie : les structures traditionnelles restent soi-disant en place, mais les différents membres de cette société se conduisent comme de parfaits hommes d'affaires modernes capitalistes. Le problème est de savoir si ces structures traditionnelles qui persistent en dépit du cours donné à la science, est-ce que ces structures traditionnelles sont des structures véritables qui régissent encore le sujet, ou est-ce que ce sont de simples colifichets ou de simples tableaux de famille accrochés dans un coin et qui n'ont plus aucune incidence pour le sujet ? C'est une question que je laisse ouverte. C'est la même question que l'on pourrait poser à propos de l'agriculture par exemple, qui est bien inscrite dans un territoire, dans un sol, avec un système social agnatique, qui a donc un espace qui est le sien et traditionnellement le sien.

Je voudrais faire une petite remarque au sujet de ce qui se passe ces derniers jours autour de la question de la pédophilie. On voit bien tous les plans que ça implique, ça implique tout à fait notre question d'aujourd'hui sur *Totem et tabou*. C'est-à-dire, que vraiment, vous voyez que les tabous ont été transgressés, ce qui est bien évident, et que la fonction totémique ne joue plus

dans le fait d'orienter le désir avec son champ d'interdictions.

Qu'est-ce qui se passe ? En même temps, vous voyez le phénomène de médiatisation qui est absolument fou. Je veux dire qu'on en voit partout maintenant, le premier instituteur on va lui sauter dessus et demander s'il n'aurait pas mis la main sur la tête d'un de ses gamins ? Ca devient redoutable, être un enseignant homme aujourd'hui ! Les analystes pour l'instant sont épargnés !

Bon, ça ne saurait tarder ! Qu'est-ce qui se passe là ? Il est intéressant de remarquer quelque chose. D'où s'origine la pédophilie dans la structure ? C'est quand même une question importante ! Ce n'est pas simplement une transgression d'une tradition morale. Ce n'est pas seulement ça, il y a autre chose. Le pédophile, comment se définit-il cliniquement ? C'est quelqu'un qui désire un enfant, et comme vous le savez l'objet du désir n'est jamais que lui-même ! Ce sont des gens qui désirent en quelque sorte leur propre personne altérisée sous la forme d'un enfant. Si vous avez lu Gide, qu'est-ce qui émeut Gide au plus profond de ses fibres ? C'est cet enfant qu'il voit là, ce jeune enfant et de préférence un enfant dans une situation assez triste, assez pauvre, comme les petits enfants d'Algérie qu'il a rencontrés quand il a fait son séjour là-bas. C'est ça qui l'émeut profondément. Mais ce n'est jamais que le petit Gide qui a été laissé en plan ! C'est le petit Gide qui a été ému par cet abandon, lorsque le père est mort, il a hérité de cette mère atroce, et c'est cet enfant blessé dès l'origine qu'il va chercher, c'est cet enfant blessé à l'origine qu'il était. On voit bien que ce n'est pas le totémisme qui fonctionne là, tout ce que nous savons du totémisme est aboli, ce qui est en jeu, ce n'est même pas le désir d'un objet, comme on dirait la concupiscence, c'est d'abord un objet d'émotion, c'est-à-dire c'est un objet foncièrement narcissique. Celui que Gide a connu, c'est cet enfant qui est là, cette beauté blessée qu'il a été lui-même, et il a lutté tout ce qu'il a pu pour s'épargner les foudres de la loi. Mais enfin, c'est le modèle parfait. S'il y a cette multiplication de la pédophilie, ce dont je ne doute pas un seul instant, c'est parce que la constitution primitive du sujet aujourd'hui n'est plus ordonné par le totem, mais par le narcissisme et si le sujet est ordonné par son narcissisme, nous aurons de plus en plus de ces événements, et sous d'autres formes encore. Ca ne va que se multiplier.

Élisabeth BLANC : Oui, oui, ce à quoi on assiste actuellement, c'est à la récupération de

l'enfant, en tant qu'il serait phallus imaginaire qui ferait lien social. On voit ce qui s'est passé en Belgique, tout un pays complètement désagrégé qui se réunit autour d'un enfant. Donc, l'enfant en tant que phallus imaginaire, actuellement, fait lien social. C'est cette dérive du phallus en tant que signifiant qui devient imaginaire.

Jean-Louis RINALDINI : Avec des différences, car lorsque le GIA en Algérie œuvre pour que les écoles ferment, et pour cela tue des centaines d'enfants qui donc ne pourront plus les fréquenter, on n'est pas dans la même perspective d'imaginisation.

J.P. HILTENBRAND : Mais bien sûr, mais je crois qu'il est évident que l'homme, au sens général, s'est toujours imaginé que l'enfant c'était son avenir. Donc, plus l'homme aujourd'hui se trouve dans une situation de dérision par rapport à lui-même, plus il a tendance à valoriser cet enfant qui vient de lui. Mais, c'est cette chose absolument folle, qu'on ne comprend pas ! Mais, c'est parce que malheureusement, j'ai un certain nombre, hélas, d'années derrière moi, que je ne comprends pas cette bêtise dans laquelle on entend les choses des rapports entre les parents et les enfants. Les parents aujourd'hui sont au service de leurs enfants ! Il y en a qui vont jusqu'à sacrifier leurs propres intérêts, leurs avenir professionnels, pour se mettre au service de l'enfant ! Mais qu'est-ce que ça va donner ? J'ai connu, excusez-moi de parler comme un vieux con, mais j'ai connu une époque où l'enfant était obligé de vénérer l'adulte, de le respecter, d'attendre que l'adulte veuille bien lui dire quelque chose, ou lui répondre, et non pas de l'interpeller n'importe comment. Je veux dire que maintenant, c'est l'inverse, il y a des parents qui lâchent leur travail pour s'occuper de leurs enfants. Il y a une vénération, une démission, une désertion au niveau du sujet lui-même, de son propre devenir, de ses propres responsabilités vis à vis de lui-même, et puis une espèce de valorisation de l'enfant, c'est massif à l'endroit de l'enfant, comme si cet enfant allait être, je ne sais pas quoi ! Mais justement ! Un enfant ne vaut que pour autant qu'il est notre métaphore, mais pas notre semblable ! Nos enfants ne nous intéressent que parce qu'ils ne sont pas nos semblables, il nous préoccupent parce que c'est une métaphore que l'on ne comprend pas toujours très bien. Mais à partir du moment où ils sont nos semblables. On les a sculptés pour être nos semblables. Et qu'on consacre toute son existence ou toute sa vie, toute la fin de sa vie, à continuer à sculpter ! C'est incroyable, incroyable !!! Et

j'entends des gens qui viennent me dire : « je me suis fait engueulé par le maître, le professeur principal de la seconde de ma fille ou de mon garçon, parce que je ne consacre pas suffisamment de temps au suivi de ses études ! ». Normalement l'enfant c'est un objet. Eh bien là, il devient S1.

Jacqueline HILTENBRAND : Pour poursuivre la question de Gérard justement, est-ce que nous sommes en mesure de dire que ce sont des S1 ? Est-ce que nous sommes en mesure de prendre position là-dessus ?

J.P. HILTENBRAND : Je vais te répondre tout de suite à cela.

Si ce sont des signifiants maîtres qui dépendent de la science, ils ne créent pas d'autre altérité. Il est certain que l'enfant crée un type d'altérité, donc, il faudrait distinguer encore les signifiants maîtres qui circulent parmi nous et qui sont dépendants, qui sont des renforcements d'un objet partiel. Parce que l'enfant, ce n'est qu'un objet partiel, un objet oral, anal, etc. C'est un objet partiel, donc si le S1 est un renforcement de cet objet partiel, la primauté d'un objet partiel, ça garde quand même un certain type d'altérité, qui est peut-être un type d'altérité pathologique, mais qui est une altérité, alors que les S1, signifiants maîtres qui découlent de la science, eux, ne créent aucune altérité, alors vraiment aucune. Même au contraire.

Gérard AMIEL : Si vous le permettez, pour reprendre justement peut-être encore une fois, sur cette question du masculin/féminin, et pour pousser cette interrogation, je voudrais évoquer ce qui semble s'entendre chez certaines patientes et patients, qui paraissent néanmoins pouvoir poser la notion d'une inscription sexuée, qui fasse d'une certaine manière économie du classique passage par la tierceté phallique. Et c'est d'ailleurs ce qui se donne à lire de manière assez exemplaire chez Margarette Little, avec la mise en place pour elle, de ce point d'articulation qui fut tout de même possible, au cours de son analyse avec Winicott. Pourrait-on alors admettre quelque chose de la possibilité d'une inscription homme/femme, malgré cette tendance sociale à la raréfaction phallique, par-devers cette pente qui ne réserve plus nécessairement au phallus, son exclusivité, comme signifiant maître ?

J.P. HILTENBRAND : Vous avez tout à fait raison, mais c'est une situation un peu longue à expliciter. Ce qui est évoqué là, peut-être lu dans le compte rendu fait par Margarette Little de son analyse avec Winicott. Elle s'écrivait dans le registre « prépsychotique », comme on dit. Ce

que nous avons travaillé chez nous à Grenoble, montre que c'est sans doute une personne qui avait une difficulté toute particulière avec l'instance phallique, qui n'était pas une difficulté ordinaire. Quand vous lisez cette autobiographie analytique, vous vous en rendez compte très facilement, c'est qu'elle n'était pas rangée, elle n'était pas reconnue du côté de l'instance phallique. Néanmoins, la manière dont Winicott a traité cette cure, qui est assez remarquable dans le style winicottien - je ne dirais pas que c'est un style à promouvoir parmi nous - mais il y a là des éléments qui sont tout à fait intéressants. En particulier, je crois que ce qui est très intéressant, c'est que Winicott justement du fait d'une certaine position maternelle indéniable dans cette cure, lui a permis ce que l'autre analyste femme ne lui avait pas permis précédemment, car cette autre analyse femme voulait à tout prix l'inscrire dans le registre phallique, et elle y a échoué, dramatiquement d'ailleurs.

Winicott lui, qui gardait cette position maternelle avec elle, lui a permis sans doute d'organiser quelque chose pour elle sans passer systématiquement par un retour au totémisme. C'est une expérience analytique qui est sans doute très particulière, qui mérite d'être réfléchie, mais que l'on ne peut élever au rang de principe, bien sûr.

Gérard AMIEL : C'est-à-dire que selon comment un enfant va être contraint ou non, va entrer ou pas dans les obligations symboliques, il pourra ou non assumer le Nom-du-Père. Au fond, ce n'est pas parce qu'un sujet éprouve des difficultés pour assumer le Nom-du-Père, que ce Nom-du-Père automatiquement est absent. C'est une question autour de la possibilité d'assumer le Nom-du-Père.

J.P. HILTENBRAND : Le Nom-du-Père, assumé ou pas assumé, il est là ou il n'est pas là. Il est là sous forme d'interdits et de devoirs. Quand Freud parle de dette symbolique, que Lacan reprend sans cesse dans ses premiers séminaires, c'est le signe du Nom-du-Père.

Quand apparaît la culpabilité, la crainte, l'ennui, etc., c'est le signe du Nom-du-Père. C'est pas le Nom-du-Père lui-même, c'est son signe ! Vous n'avez pas là, l'intervention du sujet. Le sujet, si ça lui plaît ou si ça ne lui plaît pas, peu importe. Le Nom-du-Père est là, ou il n'est pas là. Le Nom-du-Père ne demande pas l'avis du sujet. Alors évidemment, pour les patients qui ont des difficultés avec les Noms-du-Père, il y a une certaine façon d'accueillir ce Nom-du-Père, une certaine façon de le rejeter,

qui va rendre leurs dynamiques névrotiques plus ou moins difficiles. Il est certain que quelqu'un qui a par exemple été écorché par le paternel, par le père réel, aura certainement plus de difficultés avec cela. Quand c'est une femme, c'est pareil, une femme peut avoir des difficultés du fait que le paternel a été un paternel cruel, par exemple, et non pas peloteur. C'est une chose que l'on oublie là actuellement, je veux dire que l'on ne va que vers le renforcement de la rigidité, de la dureté, de : « prends garde à ne pas toucher », « prends garde à ne pas caresser ». Qu'est-ce que ça va être, quand on sait que l'enseignement des maîtres passe par le transfert ! Qu'est-ce que ça va donner ? C'est absolument effarant. Nous sommes à fleur de psychose tout le temps.

Edmonde SALDUCCI : Nous ne sommes plus tellement dans le S1 phallique.

J.P. HILTENBRAND : Mais on est dans le soupçon ! C'est ce que je disais à propos de la xénophobie. Que ça nous fasse plaisir ou pas plaisir, en voilà un autre symptôme phallique qui vient sous notre nez ! Et puis à côté de lui, la xénophobie qui est liée au soupçon, qui relève de la psychose.

Edmonde SALDUCCI : Ca rejoint ce que disait Jacqueline, on n'est plus dans une altérité, le voisin il m'en veut quoi ! C'est pour cela qu'on frise la psychose sociale. C'est pour ça que ce ne sont pas des S1, ils n'ont pas le caractère organisateur, ça ne fonctionne pas.

J.P. HILTENBRAND : Mais si, ce sont des S1 ! Ce sont d'autres signifiants maîtres qui font - je suis désolé - que ça fonctionne très très bien, il y a des milliers et des milliers de galériens qui fonctionnent au nom de ce signifiant maître, des galériens modernes, voyons si ça ne fonctionne pas ! Je te demande pardon ! Il y en a plein les avions de ces galériens modernes qui fonctionnent au nom de ce signifiant S1, mais encore, ceux-là, ce sont les plus riches, parce qu'il y en a qui travaillent pour le fric et qui n'ont rien. Donc, le S1, c'est quand même quelque chose. Enfin, quand un P.D.G. décide que Vilvorde sera fermé, qu'est-ce que c'est que le S1 ? On voit bien que le problème n'est pas les 3000 flamands, c'est le cadet de ses soucis, pourvu que le compte soit juste à la fin de l'année !

Edmonde SALDUCCI : C'est à ça, que ça mène ! Ces S1 ne fonctionnent pas comme ils me plaisent C'est désastreux.

J.P. HILTENBRAND : Ben oui ! Et encore, c'est le capitalisme le plus ouvert, le plus gentil.

Edmonde SALDUCCI : Parce que ton histoire de pédophilie elle est aussi générée par l'histoire

du fric, il y a tout un trafic qui se joue dans tout cela.

J.P. HILTENBRAND : Oui, le trafic, ce n'est pas mon registre de compétence. Il y a là quelque chose que je vous prie de noter aussi : je vous ai fait la description du pédophile traditionnel, traditionnel tel que la clinique nous l'a enseigné. Il y a un élément de plus aujourd'hui, mais qui est un élément paranoïaque dans cette pédophilie, puisqu'il mène au crime ! Pourquoi est-ce que les types qui baisent des garçons les tuent ? Mais il s'agit d'atteindre l'image du sujet, de néantiser sa propre image, je veux dire que c'est le procès paranoïaque, par définition, que de s'atteindre soi-même, par l'autre. C'est le motif du crime paranoïaque, comme le disait Lacan. Vous voyez qu'il y a là une dimension supplémentaire : ils baisent des garçons, d'accord, c'est une grosse bêtise, mais entre baiser un garçon et tuer, il y a quand même encore un chemin à parcourir, un saut. Notre clinique de l'amour des enfants ne peut plus expliciter ce qui se passe, il faut bien que quelque chose d'autre soit franchi, pour dire qu'il y a là un motif de crime.

De la salle : Est-ce qu'on ne pourrait pas dire au contraire de la paranoïa, qu'il s'agit de perversion puisque dans la perversion, est visé un objet inanimé ?

J.P. HILTENBRAND : L'objet de la perversion est inanimé ? Non, il aime bien [es objets animés le pervers !

Suite de la même question : Que la visée du pervers, sa visée, c'est un objet inanimé, d'atteindre un objet qui soit inanimé.

J.P. HILTENBRAND : Je n'ai pas cette connaissance. Si vous parlez de l'objet qui sustente le désir du pervers, oui, pour une paire de sandales. Encore qu'il y en a certains, ils aiment bien que la paire de sandales soit animée ! Si vous regardez Restif De La Bretonne, il n'aimait pas seulement les chaussures, il aimait les chaussures qui étaient habitées, et qui bougeaient, et c'est ça qui l'émouvait particulièrement : un joli pied dans une chaussure. Il ne faut pas confondre. L'objectivisme nous tombe dessus, dès que nous parlons d'objet. L'objet de la perversion, c'est d'abord l'angoisse de l'autre, et ça, il aime bien quand l'angoisse de l'autre est animée.

Suite de la même question : Lacan, dans « Kant avec Sade », remarque que c'est entendu par le fait de réduire...

J.P. HILTENBRAND : L'objet est automatiquement métaphoro-métonymique. Si vous avez eu l'occasion d'écouter une vraie perversion, vous vous apercevez que cet objet, cette chose

plus exactement dont il vous parle, est une chose qui a des caractéristiques physiques, physicalistes particulières, mais cet objet prend valeur pour autant qu'il est saisi dans le défaut de l'Autre, et que c'est ce défaut de l'Autre qui l'anime, que ce soit la mère, que ce soit le père, ou que ce soit quelqu'un d'autre, la grand mère maternelle ! Il faut que cet objet soit animé par l'Autre ; c'est dans un rapport d'altérité, même si ce rapport d'altérité est voilé dans la perversion, c'est fondamentalement un rapport d'altérité. C'est ce qui fait que le pervers, que tous les pervers que nous connaissons sur la place publique, des gens notables, sont captivés par le social.

Edmonde SALDUCCI : Je continue à me poser des questions par rapport à ce S1 fric, le pacte symbolique change, il n'y a plus rien.

J.P. HILTENBRAND : Il n'y a plus de pacte ! Ce sont les lois de l'échange universalisé. C'est un S1, signifiant maître, mais qui n'a plus les propriétés de la fonction phallique. Voilà.

Edmonde SALDUCCI : Mais puisque c'est la fonction phallique qui le met en position maître, tu vois, ça tourne.

J.P. HILTENBRAND : Ah non ! Dire au capitaliste qui manie des sommes colossales à la bourse que c'est son phallus, alors là ! Non !!! C'est fini, là, à ce niveau.

De la salle : L'argent ce n'est pas un signifiant, mais c'est à partir de l'argent que l'on peut accéder à des objets.

Edmonde SALDUCCI : Comment ce n'est pas un signifiant ? J.P. Hiltenbrand est en train de dire qu'il est même en place de signifiant maître, alors ?

Suite de la salle : La possession de cet objet argent permet d'avoir accès à des objets.

J.P. HILTENBRAND : Les grands capitalistes américains vous le diront tous, les objets, ils n'en ont rien à fiche ! Ca ne les intéresse plus. Georges Soros a sorti un livre, c'est magnifique. Le capitaliste sait qu'en pianotant sur l'ordinateur, il va spéculer sur la monnaie albanaise, et qu'il va en sortir 50 millions de dollars en l'espace de 2 - 3 semaines, simplement en pianotant sur son clavier. Que voulez-vous, c'est 10 fois votre existence de travail !